

Discours de rentrée solennelle du Barreau de Paris

30/11/2018

Safya AKORRI

Deuxième secrétaire de la Conférence du Barreau de Paris

Ce soir, je serai la plus belle, pour aller travailler,
Pour mieux évincer tous ceux qui m'ont méprisée.

Je le sens, ce chagrin qui a envahi vos âmes. Je le vis avec vous. Mais ici, pour vous, je ne suis que joie. Alors, souriez.

Regardez-moi.

Regardez mes lèvres carmin et suivez-les bien, elles seront votre repère, votre bouée de sauvetage.

Soyez sans crainte, installez-vous en moi. Ici, c'est confortable. Vos peines sur mon cœur, vos yeux sur mon corps. Quittez vos tristes frimousses de mômes, je n'accepte que les adultes dans mon Royaume.

Wilkommen, Bienvenue, Welcome.

Enivrez-vous des effluves poivrés de Musc et de Patchouli dont je me suis enrobée. Humez les senteurs enivrantes de ma peau parfumée et fardée.

Ressentez ma joie, et celle de toutes ces autres filles, libres et affranchies. Vibrez au son des voix entraînant de celles qui savent la puissance et le pouvoir de leurs charmes ... qui ont choisi d'en vivre.

Wilkommen, Bienvenue, Welcome.

Venez avec moi,
Venez avec elles,
Venez avec **nous**,

Plongez dans mes yeux d'amande, succombez à mon invitation. Rassurez-vous, cela ne vous coûtera rien : cet interlude de plaisir, vous est gracieusement offert par la maison.

Je commencerai par un suave préliminaire, un exorde fait de couleurs et de douceur. Un moment que je ferai durer le temps qu'il faudra pour que vos sens s'éveillent tous, les uns après les autres et que plus aucune barrière ne se dresse entre vos âmes et ma chair.

Pour cette mise en bouche, nous nous retrouverons dans les plus beaux hôtels : du Sofitel de New York (chambre 2806) au Carlton de Lille, en passant par le Lutétia, le Murano parisien, les Chandelles et bien d'autres lieux de plaisir libertins. Je rouvrirai les portes de ces lieux de débauche qui vous ont tant fait fantasmer, ces lieux où tout a commencé.

Et pour vous, ce soir, je serai attentive à chaque variation de vos respirations. Je vous susurrerai des mots doux ou des mots crus, des mots bleus ou des mots sombres à votre guise.

Je percevrai les moindres soubresauts de vos corps, et je choisirai avec application le moment où vous serez prêts à pénétrer dans mes pensées les plus profondes.

Je vous les livrerai, avec abnégation, parce que c'est la mission que je me suis donnée : vous satisfaire, les satisfaire tous. Un par un, les uns après les autres, ou tous en même temps, peu importe, tant que je vous comble et vous rassasie de ces fontaines interminables de mots qui coulent en moi ; je vous réjouirai à n'en plus finir et vous ferai jouir des plaisirs que je sais si bien créer.

Et quand vos corps et vos esprits, électrisés de plaisir et de contentement, seront prêts à rendre les armes, c'est là, que je finirai mon ouvrage ... pour clore ce moment d'intimité, à la fois doux et âpre, en vous offrant un épilogue ardent, une péroraison libératoire, en vous laissant affolés, affranchis de tous les repères auxquels vous êtes tant attachés mais vivants, euphoriques et triomphants.

Trêves de préliminaires. Je sens l'impatience de vos regards sur ma voix. Venez, entrez dans mes pensées.

Vous pouvez m'appeler, Jade, Sonia, Mounia ou Brigitte, si le cœur vous en dit. Peu m'importe. Je suis toutes ces femmes à la fois, je suis la misérable ingénue dévoyée qui survit dans les travées d'un bois humide ; la pute intellectuelle qui vit sa sexualité dans toutes ses complexités ; l'anonyme prostituée qui arpente fièrement les rues de Pigalle ; la coquine libérée qui fréquente les lieux de libertinage. Celles que vous aimez nommer **Fantine**, pauvre martyre de la misère qui m'aurait fait naître ; ou **Marquise de Merteuil**, vile victime de la dangerosité de mes liaisons.

Je suis toutes ces femmes à la fois, mère des filles de joie à travers les âges, Reine des michtonneuses, Sainte Marie-Madeleine l'intemporelle, philosophe péripatéticienne et omnisciente.

Et pour chacune d'entre nous, ce jour, je prends la parole en défense. Pour chacune d'entre nous, ce jour, je rouvre le procès qui a excité vos sens, qui a rallumé la flamme de vos bas-ventres, votre goût pour le sulfureux...

Le procès qui a vu Jade, Sonia, Mounia, Brigitte (et à travers elles, chacune d'entre nous) affronter le porc par excellence, la bête hideuse. Lors de ce procès, les femmes, catins qui plus est, n'étaient qu'un accessoire du principal. Le véritable intérêt public, le seul sujet d'actualité, c'était leur adversaire : l'homme.

Cherchez l'identité de ces femmes, vous ne la trouverez pas. Leur place est... comme toujours... dans l'oubli et l'anonymat. De ces petites déesses vous avez fait peu de cas. Mais le sien en revanche, son nom à lui, était **partout**.

Un nom en 3 lettres, qui tonnait avant comme le tocsin de la misère dans le monde, et qui ne claque plus aujourd'hui que comme une grivoise fessée libertine.

DSK, coupable du pire. Condamné de rien.

Je devrais aujourd'hui vous offrir, celui qui vous a intéressé certainement davantage que notre personne. Celui dont vous avez tous été gloutonnement curieux.

Sa fin a commencé sur un autre continent, au pays des pères fondateurs, lorsque le monde entier s'est transformé en une horde de badauds voyeuristes se délectant, à distance, de cette mise à mort médiatique.

Rappelez-vous ce coup de tonnerre, venu d'outre-Atlantique. Cette image aussi captivante que répugnante. Son visage à lui, présenté et livré à la noirceur de la foule. Son visage à elle, la victime anonyme, l'accusatrice inconnue, caché sous un drap d'une blancheur virginale.

La mise en scène était parfaite : d'un côté, le prédateur sexuel qui essentialisait à lui seul, la domination masculine ; de l'autre, la misérable proie qui représentait à elle seule, la soumission féminine.

3 mois plus tard, le décor s'écroulait finalement lorsque le procureur demandait au président de la Cour d'abandonner les poursuites. Faiblesse du dossier, mensonges accablants de la plaignante. Ce procureur en appelait à sa déontologie pour expliquer les doutes sérieux qui pesaient sur la culpabilité de l'accusé.

Mais peu importe. Le mal était fait, parce qu'une fois le goût du sulfureux, de l'intime et du graveleux distillé dans la vie des français, ils en voulaient plus. Ils voulaient connaître les détails, s'imaginer le corps du pouvoir dans les positions les plus basses et les plus indignes. Jouir autant que lui avait pu jouir, savourer ce moment de soumission du puissant.

Et lorsqu'a éclaté la 2ème affaire, celle de Lille, tout avait déjà été jugé dans les moindres détails. Toutes les blagues grivoises avaient déjà été faites dans les dîners en ville.

60 millions de français avaient déjà pu se faire enquêteurs et y aller de leur certitude sur la culpabilité de l'homme. S'il n'est pas violeur au Sofitel, il est peut-être proxénète au Carlton. S'il n'est pas proxénète, il est au moins le gros porc déchu qui a mérité ce qui lui est arrivé.

Lui qui a été comparé, durant l'audience, à un vil Sardanapale des temps modernes.

... Et de vous à moi. N'est-ce pas une parfaite image, que ce Roi assyrien, érudit et débauché, peint par Delacroix, qui attire au Louvre des hordes de touristes et d'esthètes venant se délecter de la beauté de sa mort.

De lui, la juge d'instruction était viscéralement persuadée qu'il avait, à Lille, en tout cas sur le territoire national, entre le 29 mars 2008 et le 4 octobre 2011, et depuis temps non couvert par la prescription :

Aidé, assisté, protégé la prostitution ;

Embauché, entraîné ou détourné, notamment Jade, Sonia, Mounia et Brigitte, en vue de la prostitution, ou exercé sur elles une pression pour qu'elles se prostituent.

Avec cette circonstance que les faits ont été commis par plusieurs personnes agissant en qualité d'auteur ou de complice.

Mais les faits, justement, venons-y.

Ce dossier commence avec René... Un triste sire, le bateleur de la ville, le comique troupier, comme l'auront appelé ses acolytes.

Et il en connaissait du monde, René : des proxo, des flics, des baveux, des magistrats, des frères de l'ombre... Peut-être même certains d'entre vous ici. Qui sait ? Rassurez-vous, je ne dirai rien.

René, connaissait tout le monde dans le Nord, même Dodo la Saumure à Charleroi, et tout le monde savait ce qu'il faisait. Nous ... quand nous avons besoin de travailler, c'est vers lui que nous allions ; tout comme eux, quand ils avaient envie de nos services.

Et parmi tous ces hommes qui le contactaient pour acheter un peu de plaisir et de luxure, il était deux ou trois flagorneurs qui se rêvaient en libertins mélangeurs, en créateurs d'orgies romaines... 2 ou 3 vantards qui s'imaginaient en princes de la partouze.

Ce petit trio organisait donc avec René des nuits de débauche qu'ils voulaient ardentes et élégantes. Ils y invitaient les grands hommes qu'ils convoitaient, et les rinçaient dans de beaux hôtels et de grands appartements Haussmanniens, à Lille ou à Paris. Parfois même, ils se payaient le luxe d'une virée jusqu'à Washington.

Des soirées qu'ils voulaient chics et embrasées, et qui en réalité, sentaient la même âpreté que les back-rooms d'un peep-show de quartier chaud ; ces effluves sales et excitants, faits d'un savant mélange de sueur, de désir et de honte.

Alors pour ces frotte-manche, tous les artifices étaient de mise : les invités ne devaient surtout pas savoir que nos entrejambes étaient payants. Ils ne devaient pas imaginer les trottoirs que nous avons arpentés, les corps odorants d'ouvriers solitaires auxquels nous nous étions aussi mélangés.

Non, les convives de choix et d'envergure aiment toujours nous imaginer Bacchantes des temps modernes, ferventes prêtresses de la débauche. Alors, pour eux, mais surtout pour le plus illustre d'entre eux, Jade, Mounia et les autres s'inventaient des vies de secrétaires libertines, de comptables coquines.

Et c'est ainsi, que s'est retrouvé catapulté dans un dossier de proxénétisme aggravé, le libertin de la pire espèce, celui qui se salissait la nuit, tout en continuant à imposer le respect à tous ceux qui le croisaient le jour.

Lui, qui comparaisait finalement, comme il l'a dit lui-même, davantage pour pratiques sexuelles dévoyées que pour proxénétisme aggravé.

Celui qui aurait mieux fait de voler la France, de frauder les citoyens, de favoriser les plus nantis... plutôt que de violer l'image de chasteté qui doit être celle des gens de pouvoir. Parce que finalement, le mélange tarifé de plusieurs corps consentants n'est-il pas plus immoral et impardonnable que la captation des deniers publics ?

Lui qui a pourtant dit de nous devant la juge d'instruction qui cachait une caricature du mis en examen dans son armoire à dossiers : « *le fait qu'elles soient habillées de façon provocante ne signifie pas qu'elles sont des prostituées.* »

*

Victimes... ce n'est pas ainsi qu'il nous voyait. Et ce n'est pas ainsi que nous nous voyons.

Parmi toutes les femmes interrogées pendant l'instruction, pour avoir participé à ces débauches de peaux et d'âmes, seules quatre ont accepté de jouer dans ce théâtre judiciaire, d'endosser le costume de scène qu'il nous est si souvent demandé de revêtir celui de martyr.

Quatre victimes, sur quinze salopes.

Que vous le vouliez ou non, c'est dans ce paradoxe là que se trouvait le nœud gordien de ce procès. Que vous le vouliez ou non, c'est aussi de nous qu'il était question : nous les Janus de notre société. D'un côté, vulgaires aguicheuses responsables du pêché originelle ; de l'autre, tristes souffre-douleurs de la misère et du mâle prédateur.

En un seul et même visage : l'origine du monde, cet antre complexe et mystérieux, à la fois accueillant et effrayant.

Dans le sous-sol de ce tribunal du Nord, au sein de cette froide salle d'audience, le procès a duré trois semaines.

4 parties civiles, et 14 prévenus aussi divers et variés qu'une clientèle de prostituées. Toutes ces vies et tous ces corps, aussi honteux les uns que les autres.

3 semaines durant lesquelles il était demandé à l'enceinte judiciaire d'être un lieu de pénitence pour ces figures dantesques, avant d'être un lieu de vérité pour la société.

Pénitence pour chacun de ces pervers indécents, mais aussi pour chacune d'entre nous, misérables pêcheuses.

Pénitence et contrition. C'est ce que tout le monde attendait de ce procès

Notamment pour l'homme de pouvoir, l'homme d'argent, le moralisateur idéologique. Qu'il fasse à son tour, et pour tous ceux qu'il représente, amende honorable.

Mais lui, de honte, il n'en avait pas.

Sa meilleure défense, c'était certainement l'aplomb et la liberté avec lesquels il évoquait à la barre sa sexualité hors norme et ses goûts charnels insatiables.

Et ce contraste entre cet homme au corps de colosse, qui se tenait droit comme un roc, la tête haute comme un clocher d'église. Face à ces 13 autres prévenus, pliés de honte, prêts à accepter la peine infamante qu'ils méritaient.

L'opprobre, l'immoralité, c'est surtout de cela qu'il a été question pendant l'instruction. Chacun y était allé de sa définition de la prostitution, de l'escorte, du libertinage, ou de ce que doit être une « sexualité normale ».

Et l'ordonnance de renvoi étalait le vice et la bassesse d'un homme sur des pages et des pages. Jugez par vous-même :

« DSK semblait nourrir peu de considération à l'égard des jeunes femmes. (...) désignées par des termes dévalorisants les réduisant à des choses. Un rapprochement ne peut manquer d'être opéré avec (...) le traitement méprisant fréquemment réservé aux prostituées.

Ainsi, le fait qu'elles soient toutes de jeunes femmes, qu'elles ne soient pas accompagnées, qu'elles aient un comportement non équivoque et une tenue vestimentaire affriolante, sont des indices amplement suffisants pour ne pas douter que ce dernier connaissait leur qualité. »

...

Le voilà le raisonnement juridique par excellence. La voilà, la logique implacable qui sous-tend la qualification de proxénétisme aggravé :

Attendu qu'il existe, en droit, une **présomption de prostitution** qui pèse sur toute femme aimant se dévêtir et/ou s'adonner au libertinage

Attendu que Monsieur SK, consommait, en groupe, des femmes aux mœurs légères et à l'allure vulgaire ;

Attendu, par ailleurs, que ces jeux coquins et bestiaux ont été réalisés avec un homme de peu de beauté, de peu de jeunesse, mais de beaucoup de pouvoir.

Qu'ainsi, il ne pouvait ignorer la qualité de prostituées des femmes qui s'offraient à lui ;

Attendu, enfin, qu'il les consommait dans une telle proportion qu'il en tirait profit en nature à travers de multiples orgasmes ;

Qu'il convient donc de condamner Monsieur SK pour proxénétisme aggravé.

Et ce sera justice !

*

Le lundi 2 février 2015, premier jour d'audience, il est cependant une prostituée dont les charmes n'ont pas opéré, et qui s'est vue refuser l'entrée du tribunal.

Le lundi 2 février 2015, le président Bernard Lemaire, vêtu de l'un des multiples nœuds papillons qui auront coloré chaque journée de ce procès si gris, a résisté à la tentation de celle qui le tirait par la manche, et a défloré les prémisses d'un raisonnement juridique bien différent.

Il a débuté le procès en rappelant que le tribunal n'est pas le gardien de l'ordre moral, mais celui du droit et de sa bonne application.

Ce juge, ne voulait évoquer que les faits pour les évaluer méthodiquement, sans affect, ni sensationnalisme, sous le seul angle de la qualification pénale de proxénétisme aggravé.

Et il aura pourtant fallu 3 longues semaines, parce que c'est aussi ça, la puissance de l'audience... 3 semaines pour que les lignes s'estompent, que les trompettes de la renommée cessent de claironner et que la vérité des uns et des autres se fasse entendre dans le prétoire.

D'abord, il y a eu leur vérité à **elles**, Jade, Sonia, Mounia et Brigitte, une vérité qu'elles ont portée pour CHACUNE des marchandes d'amour que nous sommes, lorsqu'elles ont décidé de s'écarter de leur statut de victimes en retirant leurs constitutions de partie civile à l'égard de l'épouvantail médiatique de ce procès : que vous le vouliez ou non, il n'était finalement qu'un client indélicat parmi tant d'autres...

Et notre dignité à toutes, lorsqu'elles ont demandé un euro symbolique à l'encontre des autres, ceux qui se sont effectivement fait de l'argent sur nos deux dos.

Rares sont ceux qui ont compris leur démarche... Car il faut effectivement avoir tapiné pour le comprendre : il faut avoir été habitée par cette fierté vitale de la travailleuse du sexe, ce besoin viscéral de garder la tête haute pour assumer vos regards.

N'en déplaise aux âmes héroïques en manque de victimes, ce n'est pas contre ceux qui nous achètent le temps d'un orgasme que nous nous battons, mais uniquement contre ceux qui nous vendent comme du bétail.

N'en déplaise aux prosélytes en manque de rédemption, nous n'avons pas honte de ce que nous faisons, seulement de vos messes-basses.

*

Ensuite, il y a eu cette autre vérité qui s'est dévoilée à l'audience, celle de l'émanation de la société dans tout ce qu'elle a de plus charitable et chrétien... l'association de lutte contre la prostitution, représentée à la barre par un diacre, oui, un diacre, qui a expliqué au tribunal à quel point « *La prostitution est une mort sociale, une vie sans lendemain.* »

Seule et unique partie civile à maintenir sa constitution contre le premier des prévenus... elle sait certainement mieux que nous, petites choses crédules, qui sont nos bourreaux.

Elle, l'association militante qui a demandé, 50.000€ de dommage et intérêts, et qui est allée les chercher seule, sans nous, jusque devant la Cour de cassation.

*

Enfin, il y a aura eu la révélation de la vérité **judiciaire** avec d'un côté, un Ministère public refusant d'introduire le moindre soupçon de morale dans le débat, de l'autre, une défense qui en appelait à la seule vertu possible dans cette affaire : celle de la loi.

Un procureur, Frédéric Fèvre, qui a avoué à l'audience être troublé, ce sont ses mots, par l'évocation récurrente des pratiques sexuelles de cet homme. Troublé parce que dans ce dossier, c'est finalement le seul prévenu pour lequel on a poussé aussi loin le souci du détail.

Ce magistrat, long et fin, comme le fléau d'une balance, qui a requis davantage contre les magistrats instructeurs que contre les prévenus parce que depuis le début, comme le procureur américain, il avait sollicité un non-lieu au bénéfice du doute, au bénéfice du libertin dépeint partout ailleurs comme un petit marquis de Sade des temps modernes.

A ce stade de notre intimité, chose promise, chose due, je vous invite à entrer encore plus profondément dans mes pensées, dans mon intimité la plus caverneuse...

J'aurais dû aujourd'hui vous offrir, celui qui vous a intéressé certainement davantage que notre personne. Celui dont vous avez tous été gloutonnement curieux.

Mais vous offrir ce mâle dominant par excellence, c'eût été un renoncement... C'eût été un abandon des Jade et Sonia que nous sommes, enfermées dans ce costume qui nous a été taillé et que nous devrions coûte que coûte revêtir, dans cette affaire, comme à la ville : celui de victime.

Vous offrir cette construction du mâle dominant c'eût été accepter l'idée qu'à travers nous, c'est le procès d'un homme qui a subjugué tout un pays, alors même que personne n'a eu le courage de questionner le procès qui nous est fait depuis tous temps.

Le procès que vous ne voulez pas nommer : le procès de la prostitution, le procès de la catin, la moukère, la racoleuse... En un mot comme en cent, le procès de la femme qui n'est pas une victime, qui a le droit d'être pute si elle le souhaite, qui ne sera jamais soumise, et qui, sauf votre respect, **vous emmerde**.

Parce que sur ce point, vous avez, tous autant que vous êtes semble-t-il, droit de parole et de jugement. Parce que moi, femme adulte et indépendante qui monnaie mon corps, je ne peux être dans vos esprits qu'une martyre : soit une martyre affichée de la mafia et du souteneur ; soit une martyre inconsciente de la misère et du premier sexe.

Je les ai entendus, ceux qui ont plaidé que la prostituée, même consentante, n'a en réalité pas vraiment le choix.

Je les entends dire qu'une femme qui **accepte** que son corps soit pénétré plusieurs fois par jour, ne le fait que parce que son consentement n'est pas éclairé ; obscurci par la misère, la peur, la faiblesse.

Je vous entends arguer qu'une prostituée ne peut pas intellectualiser sa condition.

Que je sois pute de luxe, occasionnelle ou au trottoir, jeune ou vieille, étudiante ou mère de famille, belle ou abimée : peu vous importe.

Échanger un service sexuel contre de l'argent, vendre mon corps, même dans de bonnes conditions, même de mon plein gré, ne peut être, pour vous, qu'une atteinte à ma sacro-sainte pureté, une violation de ma ceinture de chasteté.

Or, sachez que le regard pétri de pitié que vous portez sur chacune de nous est cent fois plus humiliant que celui pétri de désir que certains hommes nous offrent sous les draps.

A vous d'abord, Mme la juge d'instruction, qui personnifiez toutes les femmes respectables que nous ne serons jamais, et qui avez parsemé votre ordonnance de tant de mots dédaigneux et paternalistes : non, notre vulgarité ou notre pratique de la sodomie, que vous avez soulignée à tant de reprises, ne préjuge en rien de notre qualité ou de notre désespoir.

Si, comme je le pense, votre combat inavoué était de défendre les victimes d'une violence sociale, vous l'avez bien mal mené.

Mal mené d'abord, parce que vous l'avez engagé contre un homme à la morale bien basse, certes, mais qui n'avait commis aucune infraction.

Mal mené ensuite, parce que vous l'avez pétri de condescendance, en choisissant de ne pas nous entendre. 4 victimes sur 15 salopes. Nous vous l'avons dit, mais vous avez choisi de ne pas l'entendre, de ne pas **NOUS** entendre.

Alors, si notre voix ne vous atteint pas, peut-être que celle des femmes lettrées que nous ne pourrions jamais être à vos yeux, vous sera plus audible.

Entendez-les bien, les 343 salopes, parler de leurs ventres : « *Il va de soi que nous n'avons pas comme les autres êtres humains le droit de disposer de notre corps. Pourtant notre ventre nous appartient.* »

Entendez là bien, la mère du deuxième sexe, parler de nous, les prostituées : « *ce n'est pas leur situation morale ou psychologique qui rend pénible leur existence. C'est leur condition matérielle, qui est, dans la plupart des cas, déplorable.* »

*

Si nous sommes les victimes de quoi que ce soit, ce n'est certainement pas d'un proxénète inventé, mais de cette morale hypocrite qui consiste à salir et enfermer le seul et unique réceptacle de pouvoir dont nous avons la jouissance : notre corps.

Alors à vous maintenant, mesdames, messieurs de bonne conscience... Deux ans après la pénalisation du recours à la prostitution, le bilan de votre loi est catastrophique : à travers eux, c'est nous que vous avez réprimées, ostracisées, précarisées.

Vous, dont le but ultime est de nous pousser contre notre gré vers ce que vous appelez un travail honnête. Comme si le sexe d'une femme ne pouvait qu'être sale et malhonnête.

Oui, la prostitution peut-être le lit des pires trafics, mais n'est-ce pas justement le cas de toute activité que l'on relègue aux bas-fonds des cales ; le cas de toute réalité que l'on veut absolument cacher, ignorer.

Alors regardez-nous en face, droit dans les yeux, droit dans notre abîme de volupté...

Venez nous voir dans les salons de coiffure de l'avenue de Clichy et de la rue Saint-Denis. Certains y voient la triste condition de femmes et travestis immigrés, tandis que nous, nous y entendons nos rires et notre joie de nous retrouver. Nous y puisons notre force : celle de la liberté.

Venez nous voir dans les rues et les ryads de Marrakech, sa ville bien-aimée : c'est certainement là qu'il nous a goûtés pour la première fois !

Là-bas, nous sommes des moins-que-rien, des chiennes, des objets de désir sales, nous montrons notre chair, nous excitons volontiers leurs corps pour qu'ils exhibent leurs billets. Là-bas, ils nous font jouir parfois, nous humilient souvent. Nos familles nous excluent, tout en se nourrissant de notre hérésie.

Et pourtant, au petit matin, dans les restaurants de fortune du quartier Guéliz où se croisent les derniers fêtards et les premiers travailleurs, vous nous verrez attablées, à l'issue de notre nuit de labeur : fatiguées et usées, mais joyeuses, complices, dignes, fortes et émancipées... vous nous verrez régner, dans notre royaume à nous.

Comment nous rendre honneur ? En acceptant notre existence. En ravivant l'attrait des maisons closes de luxe dans lesquelles nous œuvrions toutes ensemble, avant-guerre.

Rendez-nous la beauté et le confort du One-Two-two, du Chabanais, du Sphinx... A l'époque, vous affichiez sur des toiles de maître la sensualité et l'érotisme de nos rondeurs ; aujourd'hui, vous nous cachez dans de sombres sous-bois aux abords de la ville.

Si la marchandisation du corps libre est une violence sociale ; puisqu'elle est l'unique prolétariat dont l'existence vous émeut jusqu'aux larmes de l'abolition; regardez plutôt les conditions dans lesquelles nous œuvrons et améliorez-les, comme vous amélioreriez volontiers les conditions des cheminots, des ouvriers, des enseignants.

Notre métier, le plus vieux du monde, celui que vous n'abolirez en réalité jamais, ne mérite-t-il pas au moins les mêmes honneurs que ceux réservés aux combattants. Nous qui officions, il y a encore si peu de temps, dans les bordels ambulants comme aides des soldats en campagne.

A eux les morts, à nous les corps... nous les combattantes du sexe, les déniaiseuses de ces jeunes de vingt ans... **Au suivant.**

Nous y voilà ... nous touchons maintenant du doigt l'instant de vérité crue et encombrante, celui où les défauts et les impudeurs apparaissent sans fard.

Et aujourd'hui passé le spectacle judiciaire et sa révélation des gorets... il est de bon ton de dire qu'une saine parole s'est libérée.

Il est, aujourd'hui, devenu de bon ton de tous les dénoncer, de tous les poursuivre pour les condamner jusqu'au dernier.

Comme à la grande époque du Maccarthisme et de la chasse aux sorcières : tout est dorénavant binaire. L'homme est présumé prédateur, la femme est présumée proie. Et gare à celles qui osent prôner une liberté d'importuner comme préambule à toute liberté d'envoyer balader.

Pourtant, pardonnez-moi, mais si l'on s'en tient à cette affaire : cet homme-là, dans ce procès-là, était innocent. Comme une partie des autres porcs qui ont, depuis, été balancés à la vindicte publique, livrés à la glotonnerie des curieux, jetés à l'abattoir.

Alors, maintenant ce procès ré-ouvert, vous aurez au moins goûté un peu de notre sale parole, nous qui gardons un arrière-goût de gâchis en travers de nos gorges usées.

Pour nous, le gâchis de l'occasion ratée
L'occasion ratée de nous délivrer, lorsque sous prétexte de protection des femmes, l'on occulte notre émancipation, l'on nous enchaîne toujours mieux à un statut d'éternelles victimes, de petites filles à corps d'adulte.

Pour lui, le gâchis d'un honneur livré aux chiens de garde de la démocratie. DSK, coupable du pire, condamné de rien. « *Essentialisé à sa seule activité sexuelle.*

Immorale, sale et indélicat. Mais pas illégale. Lequel d'entre vous aurait survécu à cela ? »

Moi j'y survis tant bien que mal. Vous pouvez m'appeler, Jade, Sonia, Mounia ou Brigitte, si le cœur vous en dit. Peu m'importe. Je suis toutes ces femmes à la fois, la misérable ingénue dévoyée ; l'anonyme prostituée ; la coquine libérée.

Moi, Marie-Madeleine l'intemporelle, celle dont personne ne voit la fonction première : ce rôle que j'ai embrassé pour le bien de tous, vendre mon corps, pour racheter les âmes châtiées de ce bas monde.

Moi, femme libérée, je m'inspire parfois de la beauté chimérique de cette femme aveugle que chacun d'entre vous ici connaît si bien, femme forte au ferme glaive, qui accueille tous les hommes qui viennent à elle, sans distinction, pour sublimer leur laideur crue...

Oui ce que j'aime par-dessus tout, c'est rendre beaux et glorieux les tristes sires, les gens de mauvaise réputation, ceux qui ne sont que disgrâce et obscénité aux yeux des brav'gens, si prompts à juger le premier manant ; si prompts à rire de voir emmener les filles de Pigalle et les libertins les plus dépravés

Et parfois, je l'avoue, dans mes plus dures soirées de labeur, celle où la fatigue me gagne et le courage me manque, je me persuade que la révolution ne tient **peut-être** qu'à quelques accessoires insignifiants.

Oui, parfois je l'avoue, je me surprends à puiser un peu de force dans la caresse d'un porte-jarretelles affriolant ou d'un soutien-gorge pigeonnant, que je dissimule sous une robe noire à rabat blanc.

Et ces soirs-là, sachez que je suis la plus belle, pour aller travailler, Pour mieux évincer tous ceux qui m'ont méprisée.